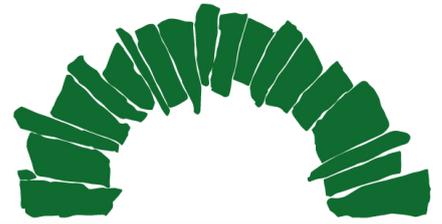
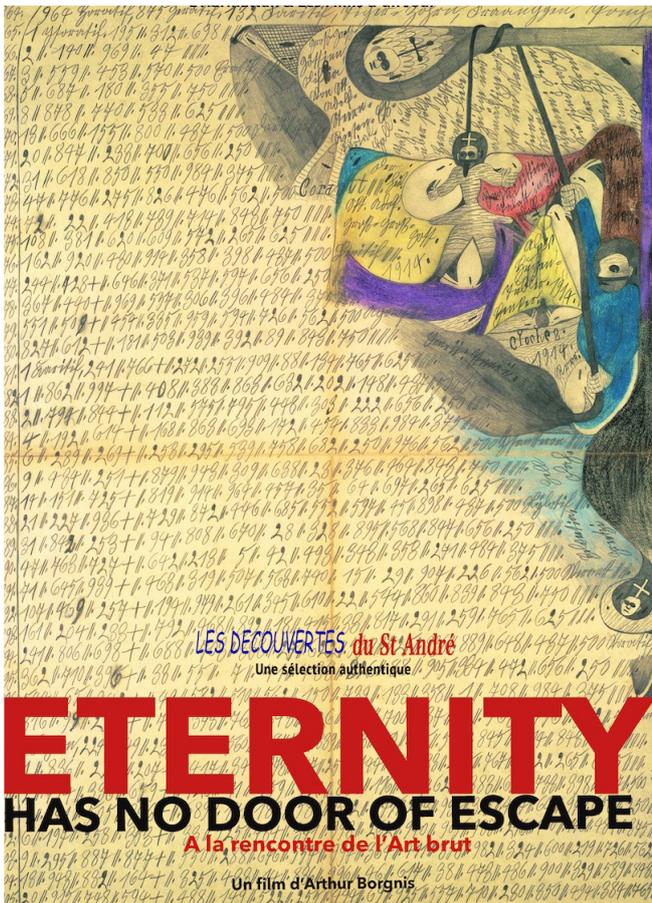


# Les rencontres du film d'art

24 – 27 janvier 2019 • 6<sup>e</sup> édition



D'après Andy Goldsworthy



LES DECOUVERTES du St André  
Une sélection authentique

# ETERNITY HAS NO DOOR OF ESCAPE

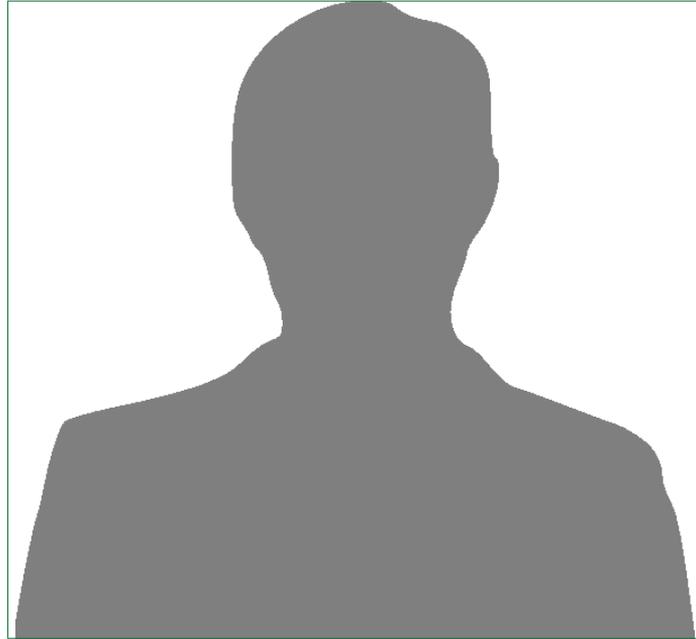
A la rencontre de l'Art brut

Un film d'Arthur Borgnis

ETERNITY HAS NO DOOR  
OF ESCAPE

DE ARTHUR BORGNIS,

2018.



Arthur Borgnis est un réalisateur de films documentaires français. Il est entré dans le cinéma à seulement dix-neuf ans, en devenant stagiaire régie de Leos Carax pour le tournage du film *Les Amants du Pont Neuf*. Il a ensuite été assistant réalisateur sur de nombreux longs métrages, et a réalisé une quinzaine de documentaires sur des sujets de société brûlants ou dérangeants (« *Les nouveaux désobéissants : hors la loi ou citoyens* », « *Welcome et Bienvenue au Cabaret New Burlesque* », « *J'ai tué un homme* »...). Il est également amateur et collectionneur d'art brut.

Le film *Eternity Has No Door Of Escape* réussit le tour de force de parcourir tout le spectre de l'art brut en remontant à sa préhistoire, et en témoignant de sa capacité à irriguer le champ de l'art contemporain.

Si l'art brut, aujourd'hui, est parfaitement intégré à la scène contemporaine, avec une reconnaissance institutionnelle et médiatique très éloignée de l'esprit de sa « découverte » par Jean Dubuffet au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, il n'avait pas encore fait l'objet d'un film à la hauteur de sa singularité esthétique et métaphysique. Seul le documentaire *Rouge ciel*, réalisé par le collectionneur Bruno Decharme en 2009, proposait une fresque inspirée, en forme d'un brassage d'archives et de témoignages clés, de Dubuffet à Thévoz. Le mérite d'Arthur Borgnis, en filmant *Eternity Has No Door Of Escape*, est d'avoir réussi le tour de force de parcourir tout le spectre de cette création, bien au-delà du seul pré carré auquel l'avait attaché Dubuffet, en remontant à la préhistoire de l'art brut, et surtout à son incroyable capacité actuelle d'irriguer le champ de l'art contemporain.



En revenant sur les grands moments et les figures historiques de l'art brut (Hans Prinzhorn, Jean Dubuffet, André Breton, etc.), et l'univers à la beauté insensée des œuvres d'Adolf Wölfli, Aïse Corbaz, Augustin Lesage, August Natterer..., le film témoigne des profondes affinités de la reconnaissance de cette création avec les mutations de la subjectivité qui traversèrent le champ de la psychiatrie et de l'art au début du 20<sup>ème</sup> siècle. Sans cette ouverture à l'altérité – celle de la folie notamment, mais également celle des marges d'une rationalité omnipotente qui avait fini par asphyxier la culture occidentale, l'art brut n'aurait pas

pu apparaître.

Mais c'est surtout dans la seconde partie du film, que le spectateur découvre la remarquable capacité « résiliente » de l'art brut dans son pouvoir de résistance aux différentes tentatives de récupération et formes d'assujettissement dont il a fait l'objet de la part d'institutions médicales, muséales ou marchandes. Peu importe ses différentes intégrations au sein d'ateliers d'art brut, de segments du marché de l'art, de son acquisition par les musées, ou de son entrée dans les foires d'art contemporain, l'art brut résiste, insiste avec une intensité inentamée et intacte, comme parfois de manière inattendue, dans l'aventure (désopilante et tragique), des œuvres de Michel Nedjar rejoignant la prestigieuse collection du Centre Pompidou. C'est sans doute parce que cet art porte au plus haut la puissance de création humaine dont on pensait avant, qu'elle n'était que l'apanage des génies, et que l'on découvre au cœur même des vies les plus « infimes », voire « infâmes », que l'art brut témoigne d'une dimension métaphysique intemporelle.

Si l'art brut, comme le disait Jean Dubuffet, « déteste d'être reconnu et salué par son nom », il mérite d'être vu, et découvert sous le coup de projecteur du film d'Arthur Borgnis, particulièrement efficace et respectueux, à l'image de ces créateurs dont il rend un hommage aussi rare que profond.

Arthur Borgnis est un réalisateur de films documentaires français. Il est entré dans le cinéma à seulement dix-neuf ans, en devenant stagiaire régie de Leos Carax pour le tournage du film *Les Amants du Pont Neuf*. Il a ensuite été assistant réalisateur sur de nombreux longs métrages, et a réalisé une quinzaine de documentaires sur des sujets de société brûlants ou dérangeants (« Les nouveaux désobéissants : hors la loi ou citoyens », « Welcome et Bienvenue au Cabaret New Burlesque », « J'ai tué un homme »...). Il est également amateur et collectionneur d'art brut.

**Ecrit par Philippe Godin de Libération, le 26 avril 2018.**

## L'ARGUMENT :

L'art brut regroupe des oeuvres de malades mentaux, mais aussi d'adeptes du spiritisme et d'autodidactes inspirés. Grand absent de l'histoire de l'art, il bouleverse nos critères esthétiques et culturels, révolutionne notre rapport à la folie. Ce film nous invite à nous perdre dans des univers à la beauté insensée, dans les oeuvres d' Adolf Wölfli, Aloïse Corbaz, Augustin Lesage, August Natterer... « Eternity Has no Door of Escape » qui est le premier film consacré à l'histoire de l'art brut, nous permet d'aller à sa rencontre, et de nous interroger sur les mystères de la création.



## NOTRE AVIS :

Ce passionnant documentaire privilégie une perspective chronologique, pour retracer l'histoire d'un art longtemps condamné à la marge. Produits par des créateurs qui l'étaient eux-mêmes et venaient d'asiles, ces gestes artistiques, libérés des contraintes formelles et des influences culturelles, durent attendre des décennies pour intégrer les endroits autorisés de la république. La consécration advint lors d'une exposition au musée Beaubourg en 1989. Or, on se demande bien ce que ces oeuvres uniques, émancipées de la dictature du sens, font dans le cadre solennel d'un lieu d'Etat. On désespé-

rerait presque qu'une production artistique existe, qui ne puisse être accueillie par aucun discours susceptible de la lisser, en posant sur sa matière la douce patine de l'exégèse. Heureusement, les différents intervenants nous épargnent des analyses qui, en la circonstance, sonneraient comme de magnifiques paradoxes : spécialistes de l'art brut, commissaires d'exposition, psychanalystes ou simples passionnés soucieux de prolonger l'action de Dubuffet, ce formidable défricheur, ils témoignent simplement d'une révolution artistique, sans doute plus radicale que le surréalisme, parce que plus intensément réduite à la fusion entre son créateur et sa création. Peut-être que Breton comprit qu'il ne serait jamais de ces fous qu'il singeait, en les réduisant à leur folie. Sinon, il aurait saisi qu'au moment de créer dans un conscient discernement, ces marginaux savaient très bien qu'ils produisaient une oeuvre, sans vivre dans l'idée de sa dimension artistique. Alors que jusqu'à la fin, le père d'Arcane 17 n'ignora pas qu'il était un génie. Soucieux d'établir la genèse de cette création singulière, le film fait aussi droit à tous ceux qui n'ont pas relégué les malades psychiatriques dans des chambres confinées, pour les soustraire à une société qui, forcément, en avait peur. Il n'est pas inutile de rappeler qu'à l'hôpital Saint-Alban, pendant la guerre, on laissait les aliénés créer en toute liberté et partager le quotidien de ceux qui vivaient à l'extérieur de l'établissement et qu'on n'appelait pas des fous. Le berceau de la psychothérapie institutionnelle fut un lieu d'engagement créatif de tout premier ordre. Aujourd'hui, l'art brut a gagné ses lettres de noblesse. L'ironie est mordante. Mais elle ne pourra jamais totalement serrer ses mâchoires sur une création qui lui échappe. Et ne cessera de nous questionner.

**Ecrit par Jérémy Gallet de A voir à lire, le 15 avril 2018.**

**PROJECTION UNIQUE:**

• JEUDI 24 JANVIER À 18H

Les rencontres  
du film d'art

24 - 27 janvier 2019 • 6<sup>e</sup> édition



© Paris Andy Goldsworthy